

qu'elle put prononcer quelques paroles, elle dit : " M. Paulin, je ne mérite pas votre amitié ;" j'aurais dû mieux vous connaître ; mais l'intérêt m'avait fasciné les yeux."

M. Speckleer avait ordonné les apprêts du dîner, et insensiblement chacun avait repris sa situation ordinaire. Robert et sa femme parvinrent même à faire disparaître de leur physionomie les traces de l'embarras où les avait jettés mon bonheur imprévu. Le dîner fut très gai, et la soirée se passa dans les transports d'une joie mutuelle.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à l'église, accompagnés des parens de Joséphine, de M. Speckleer, de M. Durant, de Robert et de sa femme ; en un mot, du cortège de nos amis, suivis d'une multitude de peuple, curieuse de voir l'heureux Paulin, dont la fortune subite émerveillait toute la ville. Il y eut quelques malins brocards lancés contre madame Robert, qui perdait, disait-on, un sort brillant, pour s'être livrée à son avarice et m'avoir indignement abandonné. La pauvre femme ne perdit pas un mot de ces propos, mais elle eut le courage de faire la sourde oreille.

Mes noces furent brillantes ; ce ne fut, pendant près de quinze jours, qu'une succession de fêtes, que les principaux négocians de la ville s'empressèrent de partager à l'envi.

Aidé par le crédit et les attentions bienveillantes de M. Speckleer, je fis, pendant les deux premières années de mon mariage, des spéculations si heureuses, que je me trouvais déjà riche de plus de trois cent mille francs.

J'ai eu le plaisir de revoir plusieurs fois mon bienfaiteur immédiat : quant à son neveu, M. Wilths, il fallut me borner, pendant plusieurs années, à recevoir de lui des lettres, et à lui en envoyer, lorsqu'il était en Angleterre. Mais lorsqu'il eut cessé de voyager aux Indes, il s'établit entre nous une réciprocité de visites annuelles qui a duré jusqu'à sa mort. Nos liens d'amitié furent resserrés par l'hymen de son fils avec ma fille. Mon fils, (car je n'ai eu qu'un fils et une fille,) épousa la fille unique de M. Durant, dont nous faisons notre société habituelle.

Quoique la fortune de M. Durant n'égale pas la mienne, je puis dire qu'il a prospéré dans le commerce, et il le méritait par sa bonne conduite et son exacte probité. Je voudrais pouvoir en dire autant de Robert ; mais après avoir paru faire d'assez bonnes affaires pendant quelques années, il se dégouta de sa femme, et l'abandonna avec deux enfans qu'elle avait, sans lui laisser de quoi subsister. Je m'empressai de venir à son secours, et au moyen des avances que je lui fis, elle releva son commerce. J'ai appris par la suite que son mari était passé en Amérique, où son intempérance et ses débauches l'avaient fait périr au bout de six mois. Madame Robert, restée veuve, devenant de jour en jour plus avare, et se refusant les choses les plus nécessaires à la vie, pour amasser,